

Température à la baisse

Gilles Perron

Numéro 142, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49746ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perron, G. (2006). Température à la baisse. *Québec français*, (142), 25–25.

La température à la baisse

par Gilles Perron

Les artistes sont notre conscience. Nous les voulons dépositaires de notre identité. Et il leur faut, à ce titre, en tout temps et en tout lieu, être capables de répondre aux questions les plus indiscrettes. Ils doivent aussi exprimer, à la demande et en notre place, une opinion sur le Mont Orford, la présence de nos soldats en *Irakistan*, la couleur de la margarine ou le port du casque protecteur au scrabble. Surtout, ils doivent avoir une opinion sur la question nationale, mais pas n'importe laquelle : un artiste, par définition, devrait être souverainiste. Autrement, dans ce pays qui vit en mode binaire, il ne peut être que fédéraliste. Et comme le disait naguère le grand philosophe G. Bush, vous êtes avec nous ou contre nous...

On sait désormais que Michel Tremblay est tiède. Il n'y pas si longtemps, on parlait de nationalistes mous, qu'on opposait aux purs et durs; encore là, impossible de se situer quelque part ailleurs, dans une position plus nuancée. Notons tout de même, au passage, que la pureté se trouve chez les durs, les mollassons étant condamnés à l'impureté. Tiède, donc, Tremblay affirme qu'il ne se reconnaît plus dans le discours souverainiste actuel. Il a imprudemment avancé que le souverainisme économique ne lui parle pas et qu'il s'imaginait, tel un soixante-huitard attardé, que la nécessité de la souveraineté du Québec trouvait sa source dans la culture et l'identité. Devenir indépendant pour en avoir plus dans ses poches ? Ça ne lui dit rien. Évidemment, comme des mauvaises langues se sont empressées de l'insinuer, Tremblay est déjà riche. Évidemment, a-t-on ajouté du côté de Jasmin ou de Ferretti, la ferveur de Tremblay n'a pas tiédi ; pour ça, il faudrait qu'il ait déjà été chaud, alors qu'il n'a jamais vraiment été souverainiste. Évidemment, a-t-on aboyé du côté des Trois-Pistoles, il fallait bien s'y attendre de la part d'un tel « trou de cul », atteint de « sénilité précoce ». Magnanime, un ancien premier ministre latiniste a tout de même rappelé qu'il faut donner la chance au coureur avant de lui casser les deux jambes : mais évidemment, plus question d'aller voir les pièces du renégat. Mal cité, comme toujours, monsieur Landry s'est senti obligé de préciser sa pensée dans une lettre ouverte : « Je souhaitais tout simplement que Michel Tremblay s'explique avant que je n'assiste à une prochaine représentation ». Les explications ayant été jugées satisfaisantes (*Michel Tremblay est toujours souverainiste ! Ouf !*), monsieur Landry ne doute plus qu'à nouveau en présence de l'œuvre de Tremblay, son « émotion esthétique sera enrichie ». Et si Tremblay avait changé d'idée ? Que serait-il advenu de cette émotion esthétique ? Est-ce à dire que Bernard Landry n'a jamais réussi à apprécier complètement le talent de Jean-Louis Roux, qu'il a retenu ses émotions devant Jean Lapointe, ou qu'il a failli devenir fou en essayant de savoir ou loge Robert Charlebois ?

La cause de l'indépendance est devenu un dogme. C'est une question de foi si importante que, alors qu'on peut annuler un baptême ou un mariage, il n'y a pas moyen de renoncer à l'apostolat indépendantiste sans être condamné à la géhenne éternelle.

Les gardiens de la foi absolue ne souffrent aucune brebis galeuse en leurs rangs : il faut vite couper la main avant que la gangrène ne s'étende au bras, puis à tout le corps. Ils n'ont pas le choix : chacun sait que le doute est malsain pour l'âme. Heureusement pour Tremblay, l'amputation ne sera pas nécessaire : une guérison miraculeuse est survenue de manière providentielle. Loués soient la bonne Sainte Anne et le Frère André.

Les journalistes ont fait, peu après, le même coup tordu à Robert Lepage : « Que pensez-vous des propos de Tremblay ? » (Traduction : votre nouvelle pièce, *Le projet Andersen*, ne nous intéresse pas, même si elle parle, comme toute votre œuvre, de l'identité ; à ce propos, comment voyez-vous le projet souverainiste actuel ?). Et Lepage, apprenant la tiédeur de Tremblay, confirme que lui-même aurait bien besoin d'être à nouveau convaincu : selon lui, plus personne ne semble capable d'incarner la souveraineté, comme le faisait... Lucien Bouchard. Encore un mou, diront les durs ; encore un fou, diront les purs. Voyons, tout le monde sait que Bouchard n'était pas vraiment souverainiste...

En littérature, en art, il arrive donc encore qu'on ne parvienne pas à distinguer l'homme de l'œuvre. Certains s'en accommodent, cultivant eux-mêmes cette ambiguïté. Pierre Falardeau, résolument engagé, exprime dans ses films un point de vue clair : *Octobre* ou *15 février 1839* sont des films qui prolongent son message politique. Mais faut-il nécessairement détester les Anglais et vouloir l'indépendance du Québec pour pleurer le sort de Chevalier de Lorimier ? Non ; parce que le film est bon. Il est ridicule de s'imaginer que seuls les souverainistes sont capables d'être émus par « Les gens de mon pays » ou qu'un fédéraliste ne peut apprécier les chansons de Paul Piché ou les romans (et téléromans) de Victor-Lévy Beaulieu ! Toutefois, je peux comprendre qu'il soit difficile pour un membre du Parti libéral d'apprécier Loco Locass. Personne n'aime se faire montrer la porte, même en musique.

Les artistes, lorsqu'ils ne créent pas, sont des gens comme les autres. La plupart sont des êtres charmants, mais comme nous tous, pas tous les jours. Et certains, forcément, peuvent même être parfois de parfaits salauds. Ce qui n'enlève rien à leur œuvre. Ainsi, le *Voyage au bout de la nuit* est une œuvre majeure malgré l'antisémitisme notoire de Céline (Louis-Ferdinand, bien sûr) ; l'œuvre de Garcia Marquez, à qui on reproche vertement son soutien à Fidel Castro, est fabuleuse et le restera malgré ses choix politiques. Et on jette l'anathème sur nos écrivains dès le premier signe de tiédeur souverainiste ? Soyons sérieux ! Malgré tout, les dérives de ceux qui se prennent pour des ayatollahs et qui mettent à prix la tête des « traîtres » à la nation ne m'empêcheront pas de vouloir que le pays se fasse. Mais pour qu'il adviene, il faudra peut-être que nos intégristes cessent enfin de nuire à la cause qu'ils défendent.

